

« Le Reflet », Didier Daeninckx

Toujours en train de gueuler, d'éructer, d'agonir ! Derrière son dos, ça fusait, les insultes. Le porc, l'ordure, le Führer... Impossible de tenir autrement. Les courbettes par-devant, les salamalecs, le miel, le cirage. Et l'antidote dès la porte franchie. Apprendre à sourire dans le vide en serrant les dents. Le pire, c'était les premiers temps, quand on arrivait à son service, alléché par le salaire de mille dollars nourri-logé... Il vous laissait approcher en vous regardant de ses yeux morts et vous plaquait les mains sur le visage, vérifiant l'ourlé des lèvres, l'épatement du nez, le grain de la peau, le crépu des cheveux. Au moindre doute le vieux se mettait à hurler de dégoût. « Enfants de pute, virez-moi ça, c'est un Noir ! » Le type y allait de sa protestation.

« Non, monsieur, je vous jure... »

Mais ça ne servait à rien. Il repartait plein d'amertume, un billet de cent dollars scotché sur la bouche, incapable de comprendre qu'il était tombé du bon côté et que l'horreur attendait les rescapés surpayés de la sélection.

L'aveugle habitait un château construit à flanc de colline, à quelques kilomètres de Westwood, et toute la communauté vivait en complète autarcie sur les terres environnantes, cultivant le blé, cuisant le pain, élevant le bétail. Le vieux ne s'autorisait qu'un luxe : l'opéra et les cantatrices blanches qu'il faisait venir chaque fin de semaine et qui braillaient toutes fenêtres ouvertes, affolant la basse-cour.

Il ne dormait pratiquement pas, comme si l'obscurité qui l'accompagnait depuis sa naissance lui épargnait la fatigue. Ses gens lui devaient vingt-quatre heures quotidiennes d'allégeance. Le toubib vivait en état d'urgence permanent et tenait grâce aux cocktails de Valium et de Temesta qu'il s'ingurgitait matin midi et soir. Le vieux prenait un malin plaisir à l'asticoter, contestant ses diagnostics, refusant ses potions. Ces persécutions n'empêchèrent pas le docteur d'avertir son patient de la découverte d'un nouveau traitement qui parvenait à rendre la vue à certaines catégories d'aveugles. Le vieux embaucha une douzaine d'enquêteurs aryens et leurs investigations établirent que le procédé en question ne devait rien aux Noirs.

On fit venir à grands frais la sommité et son bloc opératoire. Le vieux se coucha de bonne grâce sur le billard et s'endormit sous l'effet du Pentothal¹. Il se réveilla dans le noir absolu et demeura trois longs jours la tête bandée, ignorant si ses yeux voyaient ou non ses paupières.

Le chirurgien retira enfin les pansements. Le vieux ouvrit prudemment les yeux et poussa un cri terrible. Un Noir à l'air terrible lui faisait face. Il se tourna vers le chirurgien, terrorisé.

« Qu'est-ce que ça veut dire ! Foutez-le dehors... »

Le toubib, qui nettoyait les instruments, s'approcha doucement de lui, posa la main sur son épaule et l'obligea à regarder droit devant lui.

« Alors il faut que vous sortiez... Ce que vous avez devant vous s'appelle une glace, monsieur : ceci est votre reflet. »

1. Substance anesthésiante, qui est également un barbiturique utilisé comme «sérum de vérité» par la police, les services spéciaux ou les militaires.

Didier Daeninckx, « Le Reflet », in Main courante, 1994, Éditions Verdier.

« La Solitude numérique », Didier Daeninckx

Le pire, si Martine y réfléchissait, c'est que c'était elle qui avait enclenché le processus en lui offrant tout le matériel et l'abonnement à Gold-Sport, deux ans plus tôt pour son anniversaire... Et quand elle voulait être sincère, elle arrivait à s'avouer qu'elle avait une idée derrière la tête en choisissant ce cadeau : le retenir à la maison, samedis soir et dimanches après-midi tout au long de la saison footballistique. Le couper de toute cette bande de supporters assoiffés qui lui volait ses week-ends. Elle le revoyait qui déballait la parabole, plus heureux encore que le gamin qu'elle imaginait, agenouillé près du sapin de Noël devant son premier vélo. Ils avaient passé deux jours entiers à déterminer le meilleur angle de réception, puis à installer la coupole sur le toit du pavillon, à régler la monture polaire motorisée afin de capter aussi bien le satellite Astra qu'Eutelsat¹. Régis, qui déprimait dès qu'il fallait changer le sac de l'aspirateur ou nettoyer le filtre du lave-vaisselle, se révéla un pilote hors pair dans la conduite du numérique. Les caractéristiques des décodeurs Vidéocrypt et Syster² n'eurent plus de secrets pour lui, de même que les signaux oscillants², les angles d'azimut satellitaires², les Puissances Isotropes Rayonnées Equivalentes² ou l'activation des circuits de champ² ! Il se mit à parler une langue dont elle perdit rapidement la grille de décryptage, où il était question de «source duo-bloc»², de «réchauffeurs souples»², de «doublement de câble coaxial »², de « polariseur mécanique » ², sans même tenir compte des « Low Noise Block »² et autres « Duobinaire Multiplexed Analog Components »² !

Ils ne s'adressèrent plus la parole qu'en de rares occasions, entre deux retransmissions. Le plus souvent elle dormait, quand il venait se coucher, gavé d'émotions. Un an plus tard, c'est lui qui lui fit un cadeau : la première parabole fut rejointe par sa sœur presque jumelle afin de détecter les signaux d'autres satellites évoluant plus à l'est ou plus à l'ouest. Au lieu de suivre les péripéties d'un match P.S.G.-Auxerre sur le plastique froid des fauteuils du Parc, Régis pouvait assister, confortablement installé sur son canapé, en direct aux matches de championnat d'Indonésie, de Colombie, de Chine, se tenir au courant, heure par heure, du goal-average³ de la troisième division camerounaise, vibrer aux tirs au but d'une finale amateur disputée au fin fond de la Finlande. Le budget consacré aux abonnements atteignait maintenant celui du loyer. Le quatrième décodeur, une merveille permettant de compresser les images⁴, de les stocker sur vidéo-disques tout en regardant un autre programme, arriva dans le salon débordant d'électronique pour le deuxième anniversaire de l'abonnement à Gold-Sport.

Martine fit une ultime tentative pour renouer le dialogue avec Régis en lui apportant son habituel plateau-repas. Il lui fit signe de se taire, de la main, absorbé par le ralenti séquentiel qu'il venait de programmer sur une antique lucarne de Platini dans un but italien. Elle traversa le jardin, sortit l'échelle double du garage pour aller l'appuyer contre l'arrière du pavillon. Parvenue sur le toit, elle vint se placer à genoux entre les deux paraboles dans lesquelles, pour qu'il l'entende enfin, elle se mit à hurler son désespoir.

1 Astra, Eutelsat : satellites permettant de recevoir la télévision.

2 Ensemble de termes du lexique technique propres à l'électronique et à la télévision par satellites.

3 Goal-average : au football, la différence pour une équipe entre le nombre de buts marqués et le nombre de buts encaissés.

4 Compresser les images : réduire la taille des images des matches de football pour les stocker sur des supports numériques.

« LA REDACTION » DE ANTONIO SKARMETA

Le jour de son anniversaire, on offrit à Pedro un ballon. Pedro protesta parce qu'il en voulait un en cuir blanc, avec des parements (1) noirs, comme ceux dans lesquels tapaient les footballeurs professionnels. Par contre, celui-ci, en plastique jaune, lui paraissait trop léger.

« *On veut mettre un but de la tête et il s'envole. On dirait un oiseau tellement c'est une plume. - C'est mieux - lui dit son père, - comme ça tu ne t'assomeras pas. »*

Et il lui fit de la main le geste de se taire parce qu'il voulait écouter la radio. Au cours des derniers mois, les rues de Santiago s'étaient remplies de militaires. Pedro avait remarqué que tous les soirs son papa s'asseyait dans son fauteuil favori, sortait l'antenne de son appareil vert et écoutait attentivement des nouvelles qui arrivaient de très loin. Parfois venaient des amis de son père qui fumaient comme des cheminées et qui, après, s'étendaient sur le sol et approchaient leur oreille du récepteur comme si on allait leur distribuer des friandises par les trous.

Pedro demanda à sa mère :

« *Pourquoi écoutent-ils toujours cette radio pleine de bruits ?*

- *Parce que ce qu'elle dit est intéressant.*

- *Qu'est-ce qu'elle dit ?*

- *Des choses sur nous, sur notre pays.*

- *Quelles choses ?*

- *Ce qui se passe.*

- *Et pourquoi on l'entend si mal ?*

- *Parce que la voix vient de très loin. »*

Et Pedro pointait un oeil ensommeillé, pour essayer de deviner à travers quel versant de la Cordillère (2) découpé par sa fenêtre pouvait se faufiler la voix de la radio.

En octobre, Pedro participa à de grands matches de football dans le quartier. Il jouait dans une rue avec beaucoup d'arbres, et courir sous leur ombrage au printemps était presque aussi agréable que de nager dans le fleuve en été. Pedro avait l'impression que les feuilles murmurantes étaient l'énorme tribune d'un stade couvert qui l'ovationnait (3) quand il recevait une passe précise de Daniel, le fils de l'épicier, et qu'il s'infiltrait comme Simonsen au milieu des échelas de la défense pour marquer le but.

Un jour, Pedro descendit à toute allure sur l'aile droite, là où aurait dû se trouver le poteau de corner si on avait été sur un terrain réglementaire et pas dans la rue en terre battue du quartier. Quand il arriva devant Daniel, il fit semblant d'avancer avec une feinte de corps, il garda le ballon dans ses pieds, le fit passer par dessus Daniel, affalé dans la boue, et il le poussa doucement entre les pierres qui délimitaient le but. « *But !* », cria Pedro, et il courut vers le centre du terrain pour y attendre les félicitations de ses équipiers. Mais cette fois personne ne bougea. Ils restaient tous cloués à regarder vers l'épicerie. Quelques fenêtres s'ouvrirent et des yeux apparurent dans l'encoignure, comme si un magicien célèbre ou le cirque des aigles humains avec ses éléphants danseurs était arrivé. Des portes, en revanche, s'étaient refermées, claquées par une rafale de vent soudaine. Alors Pedro vit que deux hommes entraînaient le père de Daniel, tandis qu'un groupe de soldats pointaient leurs mitraillettes sur lui. Quand Daniel voulut s'approcher, un des hommes le retint en lui mettant la main sur la poitrine.

« *Du calme* », lui cria-t-il.

L'épicier regarda son fils et lui parla tout doucement.

« *Occupe-toi bien de la boutique. »*

Alors que les hommes le poussaient vers la jeep, le père voulut porter la main à sa poche et aussitôt un soldat leva sa mitraillette :

« *Attention !*

- *Je voulais donner la clé à mon fils, dit l'épicier.*

- *C'est moi qui le ferai* », dit l'un des hommes en lui prenant le coude. Il palpa le pantalon du détenu et, là où se produisit un bruit métallique, il plongea la main et ressortit les clés. Daniel les

attrapa au vol. La jeep démarra et les mères se précipitèrent dans les allées, prirent leurs enfants par la peau du cou et les rentrèrent dans les maisons. Pedro resta près de Daniel au milieu de la poussière soulevée par le départ de la jeep.

« *Pourquoi ils l'ont emmené ?* », demanda-t-il.

- *Mon papa est de gauche*, dit Daniel en enfouissant les mains dans ses poches et en serrant les clés dans son poing.

- *Qu'est-ce que ça veut dire ?*

- *Qu'il est antifasciste.* »

Pedro avait entendu ce mot-là les soirs où son père avait l'oreille collée à la radio verte, mais il ne savait pas encore ce qu'il signifiait et, en plus, il avait du mal à le prononcer. Le « f » et le « s » lui dansaient sur la langue et en les prononçant, un soc plein d'air et de salive lui sortait de la bouche.

Pedro rentra chez lui en tapant dans son ballon, et comme il n'y avait personne avec qui jouer dans la rue, il courut jusqu'au coin opposé pour attendre son père qui rentrait en autobus du travail. Quand il arriva, Pedro passa ses bras autour de la taille de son père, car il ne pouvait pas aller plus haut, et son père se pencha pour l'embrasser. Il sentit que la main de son père lui prenait la tête et la pressait tendrement contre son pantalon.

« *Des soldats sont venus et ils ont arrêté le papa de Daniel.*

- *Oui, je le sais*, dit le père.

- *Comment tu le sais ?*

- *On m'a prévenu par téléphone.*

- *Daniel s'est retrouvé à la tête du magasin. Il se pourrait bien que maintenant il ne fasse plus payer les bonbons.*

- *Ça m'étonnerait.*

- *On l'a emmené en jeep. Comme celles qu'on voit dans les films. Tu crois qu'on va le voir à la télé ?*

- *Qui ?*, dit le père.

- *Don Daniel.*

- *Non.* »

Le soir ils finirent tous les trois de dîner en silence et Pedro alla mettre son pyjama qui était orange avec des tas de dessins d'oiseaux et de lapins. Quand il revint, son père et sa mère étaient enlacés sur le canapé, l'oreille collée à la radio qui émettait des sons bizarres, encore plus confus aujourd'hui que le volume était réduit. Avant même que son père n'ait eu le temps de porter un doigt à sa bouche pour lui indiquer de se taire, Pedro demanda rapidement :

« *Papa, tu es de gauche ?* »

Le père regarda son fils, puis sa femme, et tous les deux tournèrent leur regard vers lui. Ensuite il abaissa et leva lentement la tête pour acquiescer.

« *Toi aussi on va t'arrêter ?*

- *Non*, dit le père.

- *Comment tu le sais ?*

- *C'est toi qui me portes bonheur* », sourit le père.

Pedro s'appuya contre la porte, tout heureux qu'on ne l'envoie pas se coucher directement comme d'autres fois. Il prêta attention à la radio et il essaya de comprendre ce qui pouvait bien attirer ses parents et leurs amis tous les soirs. Lorsque la voix à la radio dit : « *la junte fasciste* » (4), Pedro sentit que toutes les choses qui se baladaient dans sa tête se réunissaient comme dans ce jeu de puzzle où, morceau par morceau, on assemblait la figure d'un voilier.

Le lendemain, Pedro avala deux tartines avec de la confiture, risqua un doigt dans le lavabo, enleva ce qu'il avait au coin des yeux et partit ventre à terre vers le collège pour éviter qu'on lui marque encore un retard. La cloche n'avait pas encore, ding, dong, fini de sonner que la maîtresse entra toute raide, accompagnée par un monsieur en uniforme, avec une médaille sur la poitrine longue comme une carotte, des moustaches grises et des lunettes plus noires que la crasse aux genoux.

« *Debout les enfants et tenez-vous bien droits* », dit la maîtresse.

Les élèves se levèrent et attendirent le discours du militaire qui souriait avec ses moustaches en brosse à dents sous les lunettes noires.

« *Bonjour petits amis, dit-il. Je suis le capitaine Romo, et je viens de la part du gouvernement, c'est-à-dire du général Pinochet, de l'amiral Merino, du général Leigh et de César Mendoza, pour inviter toutes les classes de ce collège à écrire une rédaction. Celui qui écrira la plus jolie de toutes recevra, de la propre main du général Pinochet, une médaille en or et un ruban comme celui-ci aux couleurs du drapeau chilien.* »

Il mit les mains derrière son dos, écarta les jambes en sautant et redressa le cou en levant un peu le menton. « *Attention ! Assis !* » Les enfants obéirent par frottement, comme s'ils n'avaient pas de mains.

« *Bien, dit le militaire, présentez cahiers... Cahiers prêts ? Bien ! Présentez crayons. . . Crayons prêts ? Notez ! Titre de la rédaction : "Ce que fait ma famille le soir. "... Compris ? C'est-à-dire ce que vous faites vous et vos parents quand vous rentrez du collège et du travail. Les amis qui viennent. De quoi ils parlent. Leurs commentaires quand ils regardent la télé. Tout ce qui vous passe librement par la tête en toute liberté. D'accord ? Un, deux, trois, on commence.* »

Les enfants s'enfoncèrent le crayon dans la bouche et commencèrent à fixer le plafond pour voir si par un trou le petit oiseau de l'inspiration venait se poser sur eux. Pedro suçça et resuçça son crayon, mais il n'en tira pas un seul mot. Il se gratta le nez et colla sous la table ce qu'il en avait extrait par hasard. Leiva, son camarade de banc, se rongea les ongles un à un. Le capitaine s'approcha dans l'allée et Pedro put voir à quelques centimètres la dure boucle dorée de son ceinturon.

« *Et vous, vous ne travaillez pas ?*

- *Si, monsieur* », répondit Leiva, et à toute vitesse il fronça les sourcils, pointa la langue entre les dents et traça un grand "A" pour commencer la rédaction. Quand le capitaine regarda le tableau et s'installa pour bavarder tout doucement avec la maîtresse, Pedro lorgna vers la feuille de Leiva :

« *Qu'est-ce que tu vas mettre ?*

- *N'importe quoi. Et toi ?*

- *Je n'en sais rien.*

- *Qu'est-ce qu'ils ont fait tes parents hier ?*

- *Comme d'habitude. Ils sont arrivés, ils ont mangé, ils ont écouté la radio et ils se sont couchés.*

- *Ma maman aussi.*

- *La mienne s'est mise à pleurer d'un seul coup.*

- *Les femmes, ça pleure tout le temps. T'as remarqué ?*

- *Moi, j'essaie de ne jamais pleurer. Il y a presque un an que je n'ai pas pleuré.*

- *Et si je te casse la gueule ?*

- *Pour quoi faire, puisque tu es mon copain ?*

- *Ça c'est vrai.* »

Pedro mouilla la mine de son crayon avec un peu de salive, soupira profondément et écrivit d'un seul jet le texte suivant :

« *Quand mon papa revient du travail, je vais l'attendre au bus. Parfois ma maman est à la maison et quand mon papa arrive elle lui dit salut mon petit comment ça a marché aujourd'hui ? Bien lui dit mon papa et toi comment ça a marché. On fait pour le mieux lui dit maman. Ensuite je sors jouer au football et j'aime jouer à marquer des buts de la tête. Daniel aime jouer goal et moi je le rends dingue parce qu'il ne peut pas bloquer quand je shoote. Ensuite ma mère vient et elle me dit viens manger Pedro et moi je mange de tout sauf des haricots car je ne peux pas les avaler. Ensuite mon papa et ma maman s'asseyent sur le canapé du living et ils jouent aux échecs et moi je fais mes devoirs. Plus tard nous allons tous au lit et moi je m'amuse à leur faire des chatouilles aux pieds. Et après après je peux rien raconter car je m'endors.* »

Signé :

Pedro Malbran.

P.-S. : - *Si on me donne un prix pour la rédaction j'espère que ça sera un ballon de football mais pas en plastique.*

Une semaine passa, pendant laquelle un arbre s'écroula de vieillesse dans le quartier, un gamin eut sa bicyclette volée, l'éboueur resta cinq jours sans passer et les mouches se cognèrent dans les yeux des gens et leur rentraient même dans le nez, Gustavo Martinez, de la maison d'en face, se maria et l'on distribua des parts de tarte comme ça aux voisins, la jeep revint et l'on emmena le professeur Manuel Pedraza, le curé ne voulut pas dire la messe dimanche, le Colo Colo gagna un match international par une avalanche de buts, en travers du mur blanc de l'école apparut une inscription en rouge : « *Résistance.* » Daniel se remit à jouer au foot, le prix des glaces augmenta, et, quand Mathilde Shepp eut huit ans, elle demanda à Pedro de l'embrasser sur la bouche : « *T'es pas un peu dingue* », lui dit ce dernier.

Après cette semaine-là, une autre passa, et, un jour, le militaire revint dans la classe avec les bras chargés de papier, un paquet de bonbons et un calendrier avec la photo d'un général.

« *Chers petits amis, dit-il à la classe. Vous avez fait de très jolies rédactions, qui nous ont beaucoup amusés, nous, les militaires, et au nom de mes collègues et du général Pinochet, je dois vous féliciter très sincèrement. Ce n'est certainement pas votre classe mais une autre qui a gagné la médaille. Mais pour vous récompenser de vos sympathiques efforts, je vais vous remettre à chacun un bonbon, la rédaction notée et ce calendrier avec la photo du héros.* »

Pedro mangea le bonbon dans le bus celui qui le ramenait chez lui. Il attendit au coin de la rue le retour de son père et, plus tard, il posa la rédaction sur la table du dîner. En bas, le capitaine avait écrit à l'encre verte : « *Bravo ! Je te félicite !* » Avalant les cuillerées de soupe d'une main et, de l'autre, se grattant le nombril, Pedro attendit que son père eut fini de la lire. L'homme passa la rédaction à la mère et la regarda sans rien dire. Il attaqua son assiette jusqu'à ce qu'il l'eut nettoyée du dernier vermicelle, mais sans quitter sa femme des yeux. Alors elle leva le regard de la feuille et sur son visage apparut un sourire rayonnant comme un fruit. Sourire qui se communiqua immédiatement au père :

« *Bon, dit-il. Il va falloir acheter un échiquier.* »

« La Rédaction », **Antonio Skarmeta**, traduit de l'espagnol par Claude Fell,
Le Monde, 28 décembre 1980.

Vocabulaire :

1. *Des parements* : des décorations.
2. *La Cordillère* : chaîne de montagnes.
3. *Ovationnait* : acclamait.
4. *Junte fasciste* : conseil politique ou administratif au Portugal, en Espagne ou en Amérique latine.

HIVER , Chap. 16 - Marcovaldo au supermarché

A six heures du soir, la ville tombait aux mains des consommateurs.. Durant toute la journée, le gros travail de la population était la production : elle produisait des biens de consommation . A une heure donnée, comme si on avait abaissé un interrupteur, tout le monde laissait tomber la production et, hop ! se ruait vers la consommation. Chaque jour, les vitrines illuminées avaient à peine le temps de s'épanouir en de nouveaux étalages, les rouges saucissons de pendiller, les piles d'assiettes de porcelaine de s'élever jusqu'au plafond, les coupons de tissu de déployer leurs draperies comme des queues de paons que, déjà, la foule des consommateurs faisait irruption pour démanteler, grignoter, palper, faire main basse. Une queue interminable serpentait sur tous les trottoirs, sous toutes les arcades des rues et, s'engouffrant à travers les portes vitrées des magasins, se pressait autour de tous les comptoirs, poussée par les coups de coude dans les côtes de chacun comme par d'incessants coups de piston. Consommez ! et ils tripotaient la marchandise, la remettaient en place, la reprenaient, se l'arrachaient des mains. Consommez ! et ils obligeaient les vendeuses pâlichonnes à étaler des sous-vêtements sur le comptoir. Consommez ! et les pelotes de ficelle de couleur tournaient comme des toupies, les feuilles de papier à fleurs battaient des ailes en enveloppant les achats pour en faire des petits paquets puis, en les groupant, des paquets moyens et, avec ceux-ci, des gros paquets, chacun d'eux ficelé avec un joli noeud. Et petits paquets, moyens paquets, gros paquets, portefeuilles, sacs à main tourbillonnaient autour de la caisse en un embouteillage qui n'en finissait plus ; les mains fouillaient dans les sacs pour y chercher les porte-monnaie, et les doigts fouillaient dans les porte-monnaie pour y chercher de la monnaie. Dans une forêt de jambes inconnues et de pans de pardessus et de manteaux, des enfants égarés, dont on avait lâché la main, pleuraient.

Un de ces soirs-là, Marcovaldo promenait sa famille. N'ayant pas d'argent, leur plaisir était de regarder les autres faire leurs achats ; d'autant que, l'argent, plus il circule, plus ceux qui en sont dépourvus peuvent espérer en avoir : " Tôt ou tard, se disent-ils, il finira bien par en tomber aussi un peu dans notre poche ". Pour Marcovaldo, son salaire, étant donné qu'il était aussi maigre que sa famille était nombreuse, et qu'il avait des traites* et des dettes à payer, son salaire fondait aussitôt touché. De toute façon, tout cela était bien plaisant à regarder, surtout si on faisait un tour au supermarché.

Le supermarché était en libre service. Il y avait aussi des chariots, pareils à des paniers à roulettes, que chaque client poussait devant lui et remplissait avec toutes sortes de bonnes choses. Comme les autres, Marcovaldo prit un chariot en entrant, sa femme fit de même et aussi ses quatre gosses qui en prirent un chacun. Et, se suivant à la queue leu leu, poussant leur chariot devant eux entre les rayons et les comptoirs croulant sous des montagnes de denrées alimentaires, ils se montraient les saucissons et les fromages, les nommaient, comme s'ils reconnaissaient dans la foule des visages amais ou pour le moins des connaissances.

- Papa, disaient à chaque instant les gosses, on peut prendre ça ?

- Non, on y touche pas*, c'est défendu, répondait Marcovaldo, se souvenant que la caissière les attendait en fin de parcours pour le paiement.

- Pourquoi, alors, que cette dame-là elle en prend ? insistaient les gosses en voyant toutes ces braves femmes qui, entrées seulement pour acheter un céleri et deux carottes, ne savaient pas résister devant une pyramide de pots et de boîtes et toc ! toc ! toc ! d'un geste machinal, mi-résigné, faisaient tomber et tambouriner dans le chariot des boîtes de tomates pelées, des pêches au sirop, des anchois à l'huile.

Bref, si votre chariot est vide et que les autres sont pleins, vous pouvez tenir jusqu'à un certain point, puis l'envie vous submerge, et les regrets, et vous ne résistez plus. Alors Marcovaldo , après avoir recommandé à sa femme et aux gosses de ne toucher à rien, tourna rapidement au coin d'une allée, disparut aux yeux de sa famille et, prenant sur un rayon une boîte de dattes, la déposa dans son chariot. Il voulait seulement s'offrir le plaisir de la balader durant dix minutes, de montrer , lui aussi, ses achats comme les autres, puis la remettre là où il l'avait prise. Cette boîte de dattes, et aussi une bouteille rouge de sauce piquante, un paquet de café et des spaghettis sous cellophane bleu. Marcovaldo était sûr qu'en opérant avec adresse, il pouvait , au moins pour un quart d'heure, éprouver le plaisir de celui qui sait choisir le produit le meilleur sans devoir payer un sou. Mais, gare ! si les gosses le voyaient ! Ils se seraient mis tout de suite à l'imiter, et qui sait quelle pagaille ça aurait fait !

Marcovaldo cherchait à les semer, courant en zigzag d'un rayon à l'autre, suivant tantôt des bonniches affairées, tantôt des dames en fourrure. Et chaque fois que l'une ou l'autre tendait la main pour prendre un potiron jaune et odorant ou une boîte de crème de gruyère, il faisait de même. Les haut-parleurs diffusaient des musiquettes gaies. Les clients marchaient ou s'arrêtaient en suivant le rythme et, au moment voulu, tendaient le bras, prenaient quelque chose et le déposaient dans leur chariot, le tout au son de la musique.

Maintenant le chariot de Marcovaldo était bourré de marchandises ; ses pas le portaient vers des rayons moins fréquentés ; il y avait là des produits aux noms de moins en moins déchiffrables, dans des boîtes avec des dessins dont on ne comprenait pas très bien s'ils voulaient dire qu'il s'agissait d'engrais pour la laitue, ou de semence de laitue, ou de laitue proprement dite, ou de poison pour les chenilles de la laitue, ou de pâté pour attirer les oiseaux qui mangent ces chenilles, ou bien d'assaisonnement pour la salade, ou d'épices pour lesdits oiseaux en brochette. De toute façon, Marcovaldo en prit deux ou trois boîtes.

Il progressait maintenant entre deux hautes haies de rayons. Brusquement, l'allée s'interrompait, et il y avait devant lui un long espace vide et désert éclairé par des tubes au néon qui faisaient étinceler le carrelage. Marcovaldo était là, tout seul, avec son chariot de marchandises ; et, au fond de cet espace vide, il y avait la sortie et la caisse.

Son premier mouvement fut de foncer tête baissée en poussant son chariot devant lui comme un char d'assaut, et de s'échapper du supermarché avec son butin avant que la caissière pût donner l'alarme. Mais au même moment, un chariot bien plus chargé que le sien déboucha d'une allée voisine, et c'était sa femme Domitilla qui le poussait. Un autre déboucha d'un autre côté, et Filippetto le poussait de toutes ses forces. C'était là un endroit où aboutissaient les allées de nombreux rayons, et de plusieurs d'entre elles surgissaient l'un ou l'autre des gosses de Marcovaldo, tous poussaient des chariots aussi chargés que des navires de commerce. Toute la famille avait eu la même idée et, maintenant, en se retrouvant, toute la famille s'apercevait qu'elle avait rassemblé un échantillonnage complet des disponibilités du supermarché.

- Papa, on est riche alors ? demanda Michelino. On va avoir de quoi manger pour un an, dis ?*

- Fichez le camp ! vite ! Eloignez-vous de la caisse ! s'exclama Marcovaldo en faisant demi-tour et en se cachant, lui et ses denrées, derrière les rayons ; puis il fonça, plié en deux comme sous un tir ennemi, pour s'aller perdre dans les rayons. Un grondement s'entendait derrière lui ; il se retourna et vit toute sa famille qui, poussant ses chariots comme les wagons d'un train, galopait sur ses talons.

- Y vont sûrement nous dire qu'y en a pour un million !

Le supermarché était grand et aussi enchevêtré qu'un labyrinthe : on pouvait y tourner durant des heures et des heures. Avec toutes ces denrées à leur disposition, Marcovaldo et sa famille auraient pu y passer tout l'hiver sans sortir. Mais, déjà, les haut-parleurs avaient interrompu leur musiquette et disaient :

- Attention ! Le magasin ferme dans un quart d'heure ! Vous êtes priés de vous rendre rapidement à la caisse !

Il était temps de se débarrasser du chargement : maintenant ou jamais. Au rappel des haut-parleurs, la foule des clients avait été prise d'une folie frénétique, comme s'il s'agissait des dernières minutes du dernier supermarché du monde entier, une précipitation dont on ne comprenait pas si elle visait à prendre tout ce qui se trouvait là ou au contraire à tout laisser ; bref, une bousculade inouïe autour des comptoirs et des rayons, et dont Marcovaldo, Domitilla et les gosses profitaient pour remettre la marchandise en place ou la faire glisser dans les chariots d'autres personnes. Tout cela se faisait un peu au petit bonheur la chance : le papier tue-mouches au rayon des jambons, un chou pommé avec les gâteaux. Une dame poussait une voiture d'enfant où se trouvait un nouveau-né : ils la prirent pour un chariot et y fourrèrent une fiasque de *barbera**.

Se séparer de toutes ces bonnes choses sans même les avoir goûtées leur fendait le cœur. De sorte que, si, au moment où ils abandonnaient un tube de mayonnaise, un régime de bananes leur tombait sous la main, ils le prenaient, ou bien un poulet rôti au lieu d'une grande brosse en nylon : avec ce système-là, plus leurs chariots se vidaient, plus ils recommençaient à les remplir.

La famille, avec ses provisions, montait et descendait par les escalators et, à chaque étage, de quelque côté qu'elle se tournât, elle se trouvait devant des passages obligatoires au bout desquels une caissière pointait une caisse-comptable crépitante comme une mitrailleuse contre tous ceux qui faisaient mine de sortir. Le va-et-vient de Marcovaldo et de sa famille ressemblait de plus en plus à celui de bêtes en cage ou de prisonniers enfermés dans une étincelante prison aux murs faits de panneaux de couleur.

En un point, les panneaux étaient démontés, et il y avait là une échelle, des marteaux et des outils de charpentier et de maçon. On travaillait apparemment à agrandir le supermarché. La journée finie, les ouvriers s'en étaient allés, laissant tout sur place. Marcovaldo, poussant ses provisions devant lui, passa par un trou du mur. De l'autre côté, c'était le noir ; il avança et sa famille suivit avec les chariots.

Leurs roues caoutchoutées tressautaient sur un sol délavé, parfois sablonneux, puis sur un chemin de planches disjointes. Marcovaldo avançait en équilibre sur l'une d'elles, les autres suivaient toujours. Brusquement, ils virent devant eux, derrière eux, au-dessus d'eux et sous eux d'innombrables lumières disséminées dans le lointain et, tout autour, le vide.

Ils se trouvaient sur la plate-forme d'un échafaudage de bois, à la hauteur d'une maison de sept étages. La ville s'ouvrait sous eux dans un étincellement de fenêtres éclairées, d'enseignes lumineuses et d'éclairs électriques des trams*. Plus haut, un ciel scintillant d'étoiles et les petites lumières rouges des antennes des stations de radio. L'échafaudage tremblait sous le poids de toute cette marchandise en équilibre instable, tout là-haut.

- J'ai peur, dit Michelino.

Une ombre s'approcha, sortant du noir. C'était une énorme bouche sans dents qui s'ouvrait, se penchant au bout d'un long cou métallique : une grue. Elle s'abaissait vers eux, s'arrêtait à leur hauteur, sa mâchoire inférieure contre le bord de l'échafaudage. Marcovaldo pencha le chariot, fit tomber la marchandise dans la gueule de fer, et passa. Domitilla fit de même. Les gosses imitèrent leurs parents. La grue referma sa gueule sur la totalité du butin du supermarché et se redressant, avec un grincement, ramena son cou en arrière, s'éloigna. En bas, s'allumaient et tournoyaient les publicités lumineuses multicolores qui invitaient à acheter les produits en vente au grand supermarché.

Italo CALVINO, *Marcovaldo ou les saisons en ville*

***traites** : sommes à verser régulièrement, en général par mensualités, pour un achat à crédit.

***On y touche pas** : l'absence de la particule négative " ne " est voulue par le traducteur, marquant un registre de langue familier.

***barbera** : vin rouge du Piémont (Note du traducteur)

***trams** : abréviation de " tramways